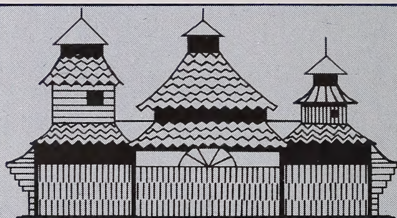
BERTRAND AUERBACH

Les Ruthènes





LES RACES
ET
LES NATIONALITÉS
EN AUTRICHE-HONGRIE

PAR

BERTRAND AUERBACH
Professeur à l'Université de Nancy.
Doyen de la Faculté des Lettres.

Avec 1 carte en couleurs hors texte, et 18 graphiques dans le texte.

Deuxième édition, revue.

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
—
1917

IV

Les Ruthènes[6].

Tandis que les Slovaques sont les maîtres de la section occidentale des Carpathes hongroises[7], les Ruthènes

1. Czambel, p. 438, Gumplovicz, p. 32.

2. Il faut lire dans les Mémoires de Kollar avec quelle vivacité s'est éveillée en lui la conscience de la nationalité slovaque (L. Leger. *Russes et Slaves*, 1890, p. 283).

3. Ernest Denis, *Les Slovaques* (La Nation tchèque, 2e année, 15 sept. et suiv.)

4. Vlach, *Die Völker*, VIII, p. 352.

5. V. Helfert, *ibid.*, X, p. 350.

6. Herm. Ignaz Bidermann, *Die ungarischen Ruthenen, ihr Wohngebiet, ihr Erwerb und ihre Geschichte*, 2 vol. Innsbruck, 1862-8.

7. Les groupes slovaque et petit-russien prennent contact dans la région

enjambent la zone gréseuse de haut relief qui se dresse entre la plaine de Hongrie et la Boukovine, arêtes parallèles où quelques sommets, saillant au-dessus du socle cristallin, culminent, comme le Pietriosu, jusqu'à 2.300 mètres; par endroits émergent des pâtés trachytiques, comme les monts de Vihorlat. Ce sont des montagnes aux halliers profonds, mais que dévêtent à la longue les troupeaux errants des Valaques et des Ruthènes.

Ceux-ci ont pénétré par les fissures dont la chaîne est percée. Mais depuis quand? La tradition veut qu'ils aient cheminé avec les Magyars en partance vers l'Occident, et qu'ils les aient joints à Kiew[1]. Ils viennent en effet de Russie, comme l'indique leur nom. Mais s'ils avaient été les compagnons des premiers immigrants magyars, ces Russes n'auraient pas été des Slaves; car, à cette date, ce vocable de Russe désignait encore, semble-t-il, des Scandinaves : la slavisation des Russes n'était pas encore en voie. Il est plus probable que les Russes, Ruthènes ou Russines, appelés en Hongrie Oroszok, s'introduisirent par détachements successifs; qu'ils furent, comme mercenaires, postés d'abord à la frontière[2]; en 1340, sous le règne de Louis Ier, un prince lithuanien, Theodor Koriatowicz, chassé par une guerre civile, franchit les Carpathes avec une troupe de Ruthènes, et reçut Munkacs où il fonda un couvent qui fut jusqu'au milieu du XVIIe siècle un foyer du culte grec orthodoxe.

Les Ruthènes continuèrent longtemps à vaguer, ne renonçant pas volontiers à l'existence nomade; au XVIIIe siècle encore, quelques bandes vivent sous la tente; cependant ils se vouent à l'agriculture dès qu'ils peuvent se substituer aux Réformés allemands, forcés d'émigrer, ou se mêlent à eux en les convertissant à leur foi et à

d'Ungvar; il se produit une pénétration linguistique. Olaf Broch, *Studien von der slovakisch-kleinrussischen Sprachgrenze im östlichen Ungarn* (Skrifter udgivne af Videnskabsselskabet i Christiania Hist. filosofisk Klasse, 1897, n° 5, 76 pages, carte en couleur hors texte). Broch signale des Ougrorusses.

1. Niederle, p. 46.

2. Ils occupèrent à ce titre le château-fort d'Oroszvar, auj. Karlsburg.

leur langue. Les localités créées ou colonisées par eux se reconnaissent à l'accolade *orosz* (Oroszvar, Oroszfaja, etc.); et dans les districts saxons à celle de *reuss* (Reussdörfel, Reussmarkt, etc.). Le sort des Ruthènes en Hongrie n'a guère été plus enviable que celui de leurs frères galiciens : ils sont tombés en servage, sous la coupe des intendants des grands domaines, qu'ils ont péniblement défrichés. Ils furent exploités aussi par leur clergé, de sorte que le village dut nourrir parfois une demi-douzaine d'ecclésiastiques. La loi émancipatrice de 1848 aggrava leurs charges en substituant l'impôt en argent à l'impôt en nature et en réduisant les droits de pacage sous bois. Aussi le Ruthène mène une vie misérable : sa maison est bâtie en poutres non équarries dont les interstices sont bouchés avec de la mousse et cimentés avec de la boue; le toit de chaume, ou, dans la montagne, de planches, descend très bas[1]; le poêle n'a souvent pas de cheminée et le logis s'emplit de fumée et de suie; telle est la baraque des Houtzoules et Boykes perchés sur les hauts versants, tandis qu'en aval les Blyachs et Lemakes (Lemki) sont mieux gîtés. Le développement physique de ce peuple souffre de sa pauvreté; le Ruthène est petit, chétif, avec une tête anguleuse, des joues rouges, des cheveux blonds, à l'exception du Houtzoule au teint olivâtre et à la figure ronde[2].

Ceux des Ruthènes qui confinent aux Slovaques semblent faire la transition entre les Tchécho-Slaves et les Petits Russiens; ils ont gardé de nombreuses traces du vieux slave, et, par quelques particularités de prononciation, se confondent presque avec les Slovaques : il y a parmi eux aussi des Tchopaks et des Sotaks. Ils sont plus vigoureux et plus cultivés que ceux de la région orientale, descendants de Lithuaniens et Podoliens, de complexion moins robuste, peut-être parce que les nombreux jeûnes, prescrits par l'Église grecque, contribuent à les débi-

1. Le Recensement général (Statistique hongroise, vol. XXXXII), comporte une statistique des « maçonneries et toitures des maisons d'habitation ».

2. A. Hodinka, Ö. U. M., *Ungarn* V², p. 401 suiv.

liter[1]. Mais leur adhésion à cette confession les a au moins préservés de la fusion avec des peuples contigus.

En 1851, le recensement évaluait le nombre des Ruthènes à 422.000[2]; en 1871, d'après une estimation de Keleti, ce nombre était monté à 469.000. Mais dix ans après, la statistique officielle — car le dénombrement de 1870 n'avait point relevé ni les langues ni les nationalités — dénonce une déchéance au moins suspecte : 353.000 Ruthènes seulement. Pendant la décade 1880-90, l'accroissement est notable : il ressort à 27.000 unités. Et il s'est affirmé jusqu'au retour à l'effectif d'il y a un demi-siècle, 464.000[3]. C'est le groupe qui, après le magyar, semble le plus vivace.

Les Ruthènes de Hongrie font corps — géographiquement — avec leurs frères de Boukovine. Ils ont comme ces derniers à lutter pour leur vie nationale contre les Magyars : ils se serrent autour de leur Église grecque unie[4]; ils paraissent se fortifier, mais ne peuvent, avec leur faible appoint numérique, que grossir les rangs des nationalités hostiles à l'hégémonie magyare.

Il semble que du côté russe on se soit inquiété de ranimer les sympathies et traditions nationales des Ruthènes hongrois. En 1885, la Soc. Imp. de Géographie de Russie a fait publier, sous ses auspices, un recueil de chants populaires ungaro-russes. Les Magyars dénoncèrent la manœuvre[5] et s'indignèrent de ce que l'éditeur russe portât le nombre des Ruthènes à 500.000, de ce

1. Czoernig, II, § 89, p, 219. Bidermann, II, p. 75.

2. Czoernig, III, p. 148.

3. PRINCIPAUX GROUPES RUTHÈNES

COMITAT	1880	1890	1900	1910	GRECS-UNIS
Bereg.	74.021	81.907	95.000	101.000	117.000
Maramaros . .	106.221	122.528	143.000	159.000	254.000
Saros.	30.939	35.019	39.000	38.000	94.000
Szepes (Zips) .	16.158	17.518	14.000	12.000	19.000
Ugocza	29.976	32.076	32.000	34.000	57.000
Ung.	41.871	46.521	55.000	61.000	19.000
Zemplen. . . .	30.164	31.036	34.000	39.000	103.000

4. Le tableau détaillé des localités (Recensement général) montre souvent la correspondance presque absolue du nombre des Ruthènes et des Grecs Unis.

5. *Abrégé Bullet. Soc. Géog. hongroise,* XVI, 1886, p. 32.

qu'il russifiât les noms magyars : comitats Marmarusskij (Marmaros), Zemplianskij (Zemplen), Uszokszkij (Ugocza).

Ce coin de Ruthénie, échu à la Hongrie, est resté une « terre maudite » et sauvage, et l'État hongrois a laissé aux suggestions de la misère ces montagnards qu'un bon observateur a déclarés plus intelligents et entreprenants qu'on n'affecte de les juger en Hongrie[1]. L'âme assoupie et dolente de ces déshérités s'éveille, depuis plusieurs années, au verbe mystique d'évangélistes, qui s'efforcent de ramener ces Russiaks à l'Église orthodoxe orientale ou russe. Une société russo-galicienne, présidée par le comte Bobrinski, envoya des émissaires ou missionnaires, organisa des pélerinages aux sanctuaires et couvents russes, instruisit des catéchumènes, futurs propagandistes parmi leurs compatriotes. Un de ces « médecins d'âmes » a été le moine Alexis Kabalouk, né catholique grec, converti à la religion orientale, dont il s'était pénétré à Kiew et au Mont Athos. Kabalouk exaltait, confessait, mariait ses congénères.

Le gouvernement hongrois qualifie ces agissements d'attentat à la sûreté, à l'intégrité territoriale de l'État ; il soupçonne cette prédication de préparer l'annexion à la Russie des régions occupées par ses sujets ruthènes; il n'ose incriminer le gouvernement russe, directement, mais les associations, comme celles du comte Bobrinski[2], comme la Ligue populaire russe, sont accusées de subventionner ce mouvement politique, dont la tendance n'est pas douteuse; l'accaparement de citoyens hongrois par une Église dont le chef est étranger. D'où le procès qui, au début de 1914, s'est déroulé à Marmaros-Sziget, procès qui dépassait la personnalité des quelque quatre-vingt-dix paysans ahuris, y compris leur apôtre, mais qui visait les menées panslavistes[3], surveillées, d'après le

1. Bidermann, p. 97.

2. Le comte Bobrinski comparut comme témoin à Marmaros-Sziget et put s'exprimer, non en russe, mais en français.

3. Il semble bien que le prosélytisme religieux ait eu quelque succès, car de 1856 à 1911, la dénomination grecque orientale a gagné plus de 10.300 adeptes enlevés au rite catholique grec, et 1.700 de l'Église romaine. (*Annuaire Statistique,* XIX, 1911, p. 432).

réquisitoire, depuis soixante-dix ans. Trente-deux des prévenus ont été condamnés (mars 1914) pour excitation contre la religion et l'État. Ces épisodes judiciaires ont été l'illustration d'une campagne russophobe, encore exagérée par la découverte de sensationnels actes d'espionnage. Ils révèlent les dessous de l'âme ruthène, travaillée par l'instinct national.
